Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 26

Artikel: Lausanne, 25 juin 1870
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180873

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Huitième année. N° 26. Samedi 25 Juin 1870.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 25 Juin 1870.

Tous les journaux viennent de raconter l'ascension de l'aéronaute Eugène Godard, dont le magnifique ballon a été lancé, dimanche dernier, de la plaine de Plainpalais à Genève, aux acclamations d'une foule immense de spectateurs. Mr. Godard était accompagné de deux amis. Parti à 6 heures du soir, nos hardis voyageurs passèrent successivement sur Annecy, Rumilly, Aix les Bains, et allèrent retomber trois heures plus tard aux environs de Grenoble, d'où ils revinrent sur Chambéry, pour prendre le train lundi matin et arriver dans la soirée à Genève. On assure que cette ascension ne sera pas la dernière. Si Mr. Godard ne daigne point nous favoriser d'une visite, les Lausannois qui pourront le faire, n'hésiteront point sans doute de partir pour Genève afin d'assister à un spectacle si rare chez nous, et donné par un aéronaute dont le nom est devenu si populaire en France. Déjà en 1850, Mr. Godard fit un voyage qui eut un assez grand retentissement à Paris. Lancé à l'Hippodrome, son ballon qui portait six personnes, passa par dessus Montmorency et la forêt de Chantilly. Ensuite poussé par le vent, il traversa les départements de l'Oise et de la Somme, pour arriver en Belgique.

Après ce que nous venons de dire, nos lecteurs accueilleront peut-être avec plaisir quelques détails sur l'aérostation dont l'histoire ne manque pas d'épisodes intéressants.

Aucune découverte n'a excité, autant que celle des aérostats, la surprise et l'admiration. Il n'y eut en Europe qu'un cri d'enthousiasme pour les hommes intrépides qui, les premiers, osèrent s'élancer dans les airs. Jamais aucun humain n'avait rencontré de triomphe plus éclatant en apparence. Tout le monde sait que l'invention des aérostats appartient aux frères Mongolfier, qui firent leur première expérience à Annonay, en 1783.

Etienne Montgolfier ne tarda pas à être appelé à Paris, où les savants étaient vivement préoccupés de sa découverte. Un ballon construit aux frais de l'Académie des sciences fut lancé au champ de Mars en présence d'au moins trois cent mille personnes ; après une heure de marche, il alla tomber à cinq lieues de Paris, au milieu d'une foule de paysans de Gonesse qui furent frappés d'épouvante, car ils s'imaginèrent que la lune tombait du ciel. Cependant ils ne tardèrent pas à se rassurer ; mais pour se venger de la terreur qu'ils avaient éprouvée, ils se précipitèrent avec furie sur l'innocente machine. Ce premier aérostat à gaz hydrogène, qui avait coûté tant de soins et de travaux, fut attaché à la queue d'un cheval et traîné pendant une heure, à travers les champs, les fossés et les routes !

L'accueil stupide fait au premier aérostat par les paysans de Gonesse fit un tel bruit que le gouvernement crut nécessaire de publier un *Avis au peuple* touchant le passage et la chute des machines aérostatiques. Dans les derniers mois de 1783, cette instruction fut répandue dans toute la France. Voici cette curieuse pièce :

« On a fait une découverte dont le gouvernement à jugé convenable de donner connaissance afin de prévenir les terreurs qu'elle pourrait occasionner. La première expérience a été faite à Annonay par le sieur Montgolfier. Un globe de toile rempli d'air inflammable s'éleva de lui-même à une hauteur qu'on n'a pu calculer. La même expérience vient d'être renouvelée à Paris. Un globe enduit de gomme élastique, de 30 pieds de tour, s'est élevé jusque dans les nues où on l'a perdu de vue. On se propose de répéter l'expérience avec des globes beaucoup plus gros. Chacun de ceux qui découvriront dans le ciel de pareils globes, qui présentent l'aspect de la lune obscurcie, est donc prévenu que loin d'être un phénomène effrayant, ce n'est qu'une machine composée de taffetas ou de toile légère qui ne peut causer aucun mal.

» Lu et approuvé, ce 3 septembre 1783.

» De Sauvigny. »

De nouvelles expériences suivirent les premiers essais de Montgolfier ; de nombreux perfectionnements furent apportés à la construction des aérostats, et les premiers voyageurs aériens furent un mouton, un coq et un canard, enfermés dans une cage d'osier suspendue à un ballon lancé à Versailles en présence de Louis XVI. Pilatre de Rozier fut le premier qui voulut tenter un voyage dans les airs. Louis XVI doutant du succès d'une telle entreprise s'y opposa. Il permettait seulement que l'expérience fut tentée avec deux condamnés que l'on embarquerait dans la machine.

«Eh quoi ! s'écria Pilatre de Rozier, des criminels auraient les premiers la gloire de s'élever dans les airs ! Non, non, cela ne sera point !» Il conjure, il supplie, il s'agite de toutes manières ; il remue la ville et la cour. Sollicité de tous les côtés, vaincu par tant d'instances, Louis XVI se rendit enfin, et le 21 novembre 1783, Pilatre de Rozier et le marquis d'Arlandes exécutèrent le premier voyage aérien.

Plusieurs événements tragiques ont marqué dans l'histoire de l'aérostation ; et l'on y compte bon nombre de victimes.

En 1819 Mme. Blanchard, veuve de l'aéronaute

de ce nom, s'éleva au milieu d'une fête de Paris; elle tenait à la main une lance à feu pour allumer une pièce d'artifice. Un faux mouvement mit l'orifice du ballon en contact avec la lance à feu et le gaz hydrogène s'enflamma. Aussitôt une immense colonne de feu s'éleva au-dessus de la machine et frappa d'effroi les spectateurs. Le ballon vint s'abattre sur le toit d'une maison de la rue de Provence et Mme. Blanchard fut lancée sur le pavé où on la releva le crâne fracassé.

Le 8 Mai 1824, Harris, partit de Londres accompagné d'une jeune dame qu'il aimait passionnément. Arrivé au plus haut de sa course, il tira la corde de la soupape afin de perdre une partie du gaz et de descendre d'une manière lente et graduelle. Mais, la soupape mal construite ne put se refermer et le gaz continua de s'échapper rapidement. Malgré tous ses efforts Harris ne put parvenir à atteindre la soupape, et l'aérostat se mit à descendre avec une rapidité effrayante.

Si le ballon n'eut porté qu'un voyageur, son salut était presque assuré. L'héroïsme de l'amour inspira à Harris un sacrifice suprême. Il embrassa sa compagne et se précipita dans l'espace. La jeune dame terrifiée, le vit tourner dans le vide comme un oiseau frappé par le plomb du chasseur, et tomba évanouie dans sa nacelle.

Allégé de ce poid, le ballon descendit beaucoup plus lentement et arriva à terre sans occasionner la moindre secousse à la voyageuse. Le dévouement de Harris venait de l'arracher à une mort épouvantable.

La nécrologie de l'aérostation a encore à enregistrer les noms d'Olivari, mort à Orléans en 1802, de Morment, qui périt à Lille en 1806, de Bittorf, mort à Manheim en 1812.

Voici, pour terminer, le récit d'un épisode moins douloureux, mais très singulier, qui se passa à Nantes en 1845. Il s'agit encore d'un héros, mais d'un héros malgré lui.

L'aéronaute Kirsch exécutait une ascension dans la ville de Nantes, en présence d'une foule considérable. Le ballon était gonflé et prêt à partir lorsqu'une des cordes qui le retenaient fixé à un mât, vint à se rompre, et le ballon s'emporte traînant après lui la nacelle que l'on n'avait eu que le temps d'attacher par un seul bout. La nacelle se terminait par une ancre de fer pendue au bout d'une corde.

L'aérostat élevé d'une trentaine de mètres laisse pendre la nacelle, puis l'ancre qui la termine et rase le sol.

En ce moment un jeune garçon de 12 ans, nommé Guérin, était assis avec ses camarades au bord d'une fenêtre, paisible spectateur de l'ascension. L'ancre du ballon accroche le bas du pantalon du jeune homme, le déchire jusqu'à la hanche, et le saisissant par la ceinture, fait perdre terre au malheureux, qu'elle entraîne dans les airs à plus de 300 mètres de hauteur.

Le jeune Guérin jetait des cris de désespoir. Comme il sentait que son pantalon dans lequel l'ancre était accrochée allait céder, il avait saisi la corde qui soutenait l'ancre. C'est dans cette position qu'il fut promené dans les airs pendant un quart d'heure. Il s'aperçut heureusement que le ballon se dégonflait et lui promettait une délivrance prochaine. Il approchait du sol quand quelques personnes lui crièrent: «N'aie pas peur, tu es sauvé!» Et elles le reçurent dans leurs bras.

Physiologie du municipal.

II

Maintenant, l'éducation de notre jeune plante est terminée; elle est aussi... municipale que possible. Elle sait compter et ne s'abandonne pas aux écarts de l'imagination; elle suit docilement la direction qu'on lui a donnée, sans avoir la moindre velléité de révolte ou de changement.

Mais comment parvenir? *that is the question.* La nature et l'éducation ont contribué chacune à former notre futur municipal, les électeurs feront le reste. Il s'agit de les séduire, de les captiver, d'être non-seulement un municipal possible, mais un municipal désirable et désiré. Le futur magistrat manœuvre en conséquence. C'est triste à dire, plus il montrera d'activité et d'ardeur, moins il aura de chance. On n'aime pas les hommes remuants, sans cesse à l'affût d'une idée nouvelle, d'une amélioration. Donc, notre jeune homme, s'il est sage, se tournera du côté du passé, admirera tout haut cette belle municipalité, qui depuis tant de siècles fait parler d'elle, tombera en pamoison devant tous ses actes et n'aura pas assez de paroles méprisantes à l'endroit des novateurs et des mécontents.

Si quelque imbécile lui parle de ce cloaque puant qu'on nomme la rue du Pré, en demandant qu'on remédie à cet état de choses, notre candidat répondra victorieusement: Aussi, pourquoi les gens vont-ils habiter là-bas, puisque c'est malsain?

Ou bien peut-être, il soutiendra, d'un ton qui n'admet aucune objection, que l'odeur des égoûts et des matières animales en putréfaction n'est aucunement nuisible à l'homme, etc.

Il énumérera ces lumineuses doctrines en public, au café si possible, et les badauds seront émerveillés et penseront: il y a là l'étoffe d'un municipal.

On le voit, notre candidat aux honneurs communaux, doit montrer le dédain le plus prononcé pour la démocratie, lorsqu'il se trouve au Cercle de la Morue et feindre les sentiments les plus radicaux quand il fraternise avec les maîtres d'état.

Car les maîtres d'état sont les chefs de file des électeurs, les hommes puissants et influents par excellence, en un mot nos maîtres et nos seigneurs à tous.

Le candidat boit volontiers avec eux, n'importe où, leur tape familièrement sur l'épaule; si jamais j'arrive, voilà, dit-il, M. Charles, un mur que je vous ferai réparer; M. Henri, nous rétablirons cette conduite, et ainsi des autres. L'intérêt public n'est guère consulté en cette matière, et d'ailleurs, ne doit-il pas toujours être subordonné à l'intérêt privé?

L'intérêt public! c'est notre futur municipal qui s'en moque! qui en fait des gorges chaudes. Les habitants d'un quartier demandent une fontaine; il